

# quand *je* se refait

## À la rencontre d'Eva Mayer

*Il y avait une chaise, une chaise qui attendait qu'on s'y asseye.  
Et tout autour une atmosphère qui attendait qu'on vive, simplement.  
Et qu'on chante, peut-être. Et devant cette chaise, dans cette atmosphère,  
une artiste, qui ne demandait qu'à écouter, qui voulait qu'on se raconte.*

*Alors on s'est raconté.*

Il y a dans la vie des moments de pause où le silence se partage. On les appelle des rencontres. Elles sont parfois fortuites, parfois forcées. Mais chaque fois, alors que face à l'autre on se retrouve obligé de regarder en arrière pour révéler son parcours, alors qu'il faut mettre des mots sur son expérience et se définir, on devient le personnage d'une simple fable, ni héros, ni déserteur. Quand on se compare à soi-même, on n'est jamais vraiment différent, mais jamais plus comme avant.

Le silence est d'argent lorsque l'âge est d'or. Et la parole s'y glisse, riche et enivrante, pour qui sait l'écouter. C'est sans doute ce que retiendra Eva Mayer de son projet intitulé *Tous les jours sont des adieux*<sup>1</sup>. Car elle a placé ses rencontres avec des personnes retraitées au cœur de son processus de création. Parmi lesquelles certains individus isolés, dans le cocon de leur solitude, loin du tumulte d'une vie effrénée.

## rien avant l'Autre

Si de prime abord l'isolement faisait partie des préoccupations d'Eva Mayer, la forte cohésion de la communauté d'Alma<sup>2</sup> aura obligé l'artiste à recentrer son attention sur un phénomène qui lui est complémentaire. Les rencontres suscitées dès les premières étapes de son projet auront plutôt permis de mettre en évidence le phénomène de la "mise en présence" de la *personne*.

*"Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force. Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire fictive."*

Céline

Qu'il soit ou non membre d'un réseau social cohérent, l'individu peut s'y trouver absent. Parce qu'un être n'existe qu'en dehors du solipsisme<sup>3</sup>, en fonction de sa reconnaissance par un Autre qui lui est extérieur, mais surtout en fonction de sa constitution comme *être présent* par ce témoin. Et il n'y a pas d'événement préexistant à cette reconnaissance par l'Autre. Si bien que, lorsque cet autre qui nous reconnaît est une artiste comme Mayer, qui demande qu'on se raconte, il est pratiquement impossible d'établir quelque vérité que ce soit.

Cette dualité absence/présence est imprégnée dans les œuvres de Mayer. Elle est dans l'installation de ses chaises blanches qui, par leur indissociable fonction, appellent une présence presque spectrale. Celle peut-être des personnes rencontrées, ou des visiteurs de la galerie. C'est lorsqu'on met en scène le vide qu'il se fait le plus sentir...

## par personne interposée

Pour Eva Mayer, chacun arbore les masques<sup>6</sup> d'une personnalité essentiellement complexe. Selon la situation sociale dans laquelle on se trouve, on jouera un rôle différent, l'un des rôles de sa vie. Il n'est donc pas question de masques qui seraient imposés, mais de ceux desquels on se réclame soi-même.

Placer la *personne* au cœur de son travail est donc bien plus qu'une simple démarche accessoire. L'artiste qui institue l'individu devant lui en *personne* le fait apparaître, selon la conception kantienne, comme son semblable, dans une réciprocité des consciences et de la dignité qui lui interdit de le traiter comme un simple moyen pour arriver à ses fins, fussent-elles artistiques. Cela exige donc de l'artiste une implication personnelle qui apporte son lot de responsabilités, mais qui à la fois est la source d'un riche matériau.

L'égalité de conscience et de dignité permet en effet un véritable échange entre la photographe et le modèle, une ouverture sur l'imaginaire de ce modèle qui le fait littéralement *advenir*. Parce que sans reconnaissance de l'Autre, le photographié n'est qu'un corps sans personne pour l'habiter, sans *persona* pour le masquer: un être sans histoire. Par conséquent, en disant je devant l'artiste, en se racontant, le sujet peut contrer cette dépersonnalisation qui résulte de la solitude, de l'isolement, voire de l'habitude.

## effleurer l'éternité

Comme plusieurs artistes de la photographie, Eva Mayer se montre intéressée par les thèmes de la disparition et de la mort. Sans doute est-ce en raison des caractéristiques même de la photographie. En donnant l'impression d'extraire le modèle du temps, de l'arrêter sur le chemin de son inéluctable destin, le cliché se présente comme un simulacre d'éternité. Mais il ne s'agit bien que d'un leurre puisque la photo n'isole pas l'être: elle s'institue au mieux comme sa *trace*.

*"Une photo de quelque chose permet toujours d'imaginer autre chose. La photographie est l'art de l'imaginaire par excellence."*

François Soulages

C'est sur cette piste que s'avance René Char, en affirmant: "un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves", affirmant que seules les traces font rêver. Ce qu'aborde Char, ce n'est pas seulement la poésie, mais aussi l'œuvre d'art. Suivant cette réflexion, François Soulages place la photo comme trace créant une tension vers le rêve de celui qui sera spectateur de la photo. Chez Mayer, toutefois, le rêve intervient aussi avant la prise de vue, dans le rapport privilégié qu'elle entretient avec ses modèles.

Car si la photographie est incapable de prouver en soi l'existence, se résignant à éprouver la perte de ce qu'elle représente et du mystère qui en subsiste, elle peut s'ouvrir à la fiction. La photographie ne fixe alors pas le sujet à un instant précis de son quotidien, mais le sujet rêvé à un instant de sa propre fable<sup>5</sup>. Elle ne fixe pas l'être, mais elle le métamorphose, modifie son environnement, et cette transformation continue dès qu'on regarde la photo ou qu'on cherche à la raconter<sup>6</sup>.

## la fable

C'est ce même processus qui est mis en abyme par Eva Mayer dans la série *Printemps*. Chaque image représente une photographie d'époque mise en scène dans le décor actuel de la *personne* rencontrée. Par ce simple procédé, l'artiste impose une prise de conscience de la distance physique et temporelle qui sépare le modèle de sa propre représentation antérieure.

Dans ce cas, l'objet photographié est déjà une photographie domestique<sup>7</sup>, qui depuis sa prise s'est amplifiée d'une fable, au gré de la vie et de la mort des *personnes* représentées, de l'évolution des lieux, mais surtout de la valeur qui leur aura été accordée a posteriori par le détenteur de ladite photographie. L'artiste montre ainsi comment le temps se fait contributeur de l'œuvre, lui apporte du sens. L'âge, le vécu, les échecs, la perte d'un être cher, tout concourt à l'exacerbation du mystère de la disparition, et ultimement de la mort. Qu'il soit long (*1278 heures dans la vie d'une femme*) ou court (*17 Augenblicke*), le temps s'impose comme une possibilité de distorsion inventive du réel, il est une invitation que quiconque répond sans même en avoir conscience.

Alors que Mayer semble accepter l'incapacité de la photographie de fixer le réel, son esthétique s'ouvre à la fiction et à l'imaginaire, ses images devenant la trace du monde particulièrement complexe de la fable de ses modèles. Ainsi, ce qui disparaît derrière le masque social de la *personne*, l'être absent qu'elle met en présence en l'écoutant dire je, évolue dans un univers qui lui est propre et dont il est déjà créateur. La photographie de Mayer transcende donc la représentation de la *personne* telle qu'elle se présente réellement, en chair et en os; elle ouvre son œil sur une extension fictive qui se révèle, se déploie dans la complexité de l'identité du modèle qui a une façon propre de se concevoir.

Si le photographié a une histoire, c'est une fable proche de l'affabulation, et c'est cet à-côté fictif qui donne aux œuvres de Mayer leur atmosphère allégorique caractéristique (particulièrement dans la série intitulée *Personne*, dont la création a impliqué un subtil travail numérique permettant d'évoquer le caractère irréel du rêve). Comme si elle cherchait à répondre, avec ses modèles, à la question " Comment peut-on s'imaginer ailleurs et autrement? ", elle fait la mise en scène de la concrétisation photographique du fantasme du modèle (et non sa réalisation, qui s'avère impossible).

## un peu de mots

Avec Mayer, l'acte de création a un amont fugitif. Celui de la fantaisie du modèle, ou de l'imaginaire lié à l'objet ou au paysage photographié. Mais si le rêve s'enfle à travers ses œuvres, c'est parce qu'elles sont nourries par la responsabilité d'une écoute subjectivante. Le modèle, bien plus qu'un corps, alimente sa propre histoire, brode autour de son vécu. Parce qu'il est humain, et que l'humanité est une chimère qu'on peut sans cesse redéfinir.

Entre l'oubli et l'invention, même le *parler de soi* n'approche aucune vérité. Les plus belles histoires sont celles qu'on s'invente... Ce n'est pas que l'on se mente mieux à soi-même qu'aux autres. C'est plutôt parce que l'homme n'existe véritablement que lorsqu'il s'invente.

Et dans le silence qui s'impose lorsque le vide se crée autour de soi, même lorsque l'artiste se retire, les plus belles histoires peuvent encore s'écrire.

Jean-François Caron

### Sources :

Céline, Louis-Ferdinand, Voyage au bout de la nuit, Gallimard.  
Char, René, La parole en archipel, Œuvres complètes, Gallimard.  
Kant, Emmanuel, Fondements de la métaphysique des mœurs, Hatier.  
Soulages, François, Esthétique de la photographie. La perte et le reste, Nathan université.

<sup>1</sup> Pour Eva Mayer, le titre Tous les jours des adieux n'a pas de portée dramatique. Il s'agit plutôt d'une invitation à prendre conscience du temps qui passe pour mieux profiter de chaque instant.

<sup>2</sup> Cette constatation aura d'ailleurs influencé la création de l'installation 27 Augenblicke, rassemblant dans un ensemble cohésif une multitude de portraits régulièrement distribués dans l'espace et éclairés par des tubes lumineux.

<sup>3</sup> Le travail d'Eva Mayer montre que le rapport à l'Autre est nécessaire à la consolidation de l'identité. Le solipsisme, doctrine philosophique qui affirme que seuls existent pour le sujet pensant le moi et ses manifestations, est donc nécessairement évacué d'office : il faut que l'Autre existe pour que le je puisse entrer en rapport avec lui.

<sup>4</sup> Personne, du latin persona: masque utilisé par les Romains pour jouer la tragédie.

<sup>5</sup> C'est particulièrement évident avec la série Personne, de Mayer.

<sup>6</sup> Le même procédé est abordé par Mayer pour le paysage dans l'œuvre vidéo intitulée Fonte des neiges. L'évolution temporelle permise par l'image en mouvement fait sentir la perte et la disparition alors que le même amas de neige fond et se reforme à chaque fois différemment.

<sup>7</sup> Nous empruntons le concept de photographie domestique à François Soulages, qu'il décrit comme étant "celle que nous pratiquons tous plus ou moins à la domus – à la maison, en famille, en vacances, avec des amis, etc."